

Kyloušek, Petr

Poésie du 14e et du 15e siècles

In: Kyloušek, Petr. *Moyen Âge : textes choisis*. 1. vyd. Brno: Masarykova univerzita, 2013, pp. 69-104

ISBN 978-80-210-6570-3; ISBN 978-80-210-6573-4 (online : Mobipocket)

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/128678>

Access Date: 21. 03. 2025

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Poésie du 14^e et du 15^e siècles

La culture évolue à la fois dans le sens du raffinement et d'un plus grand impact social. La première voie – celle de l'exclusivité – est soutenue par la progression des connaissances et par l'ouverture intellectuelle qui aboutira, en Italie, à la première phase de l'humanisme et de la Renaissance. Même si ces tendances sont moins prononcées en France, elles ne sont pas absentes. L'autre voie – celle de l'élargissement du public littéraire – est liée à l'ascension de la bourgeoisie qui s'approprie, souvent sous forme d'adaptations en prose, les valeurs culturelles de la période précédente (romans de chevalerie, romans courtois). Plusieurs facteurs, cependant, freinent la société française. En premier lieu, il s'agit de la guerre de cent ans (1337–1453) : ce long conflit opposant la France à l'Angleterre cache en fait une guerre civile et dynastique qui ravage le pays, mine l'autorité royale, ruine l'aristocratie et la bourgeoisie, sème le sentiment d'insécurité. Un second facteur est sans doute la grande peste (1348–1349; avec des retours ultérieurs périodiques) qui emporte un tiers de la population, brise la dynamique démographique et l'économie, compromet le climat social optimiste des siècles précédents, ainsi que ses idéaux. La poésie tend à la perfection formelle qui, au 14^e siècle, est liée à l'évolution de la musique (*ars nova*; développement de la polyphonie). Les poètes définissent les caractéristiques des poèmes à forme fixe qu'ils cultivent : rondeau (généralement 3 strophes de 3, 4, 6 vers sur 2 rimes avec la reprise relativement libre du refrain), ballade (3 strophes sur 3 ou 4 rimes et envoi), chant royal (cinq strophes et envoi), lai (12 strophes sur 2 rimes avec des vers de longueur différente), virelai (2 rimes, la première strophe formant le refrain repris après la 3^e ou après la 3^e et 5^e strophe). Cette formalisation est accompagnée des « arts poétiques » – écrits théoriques et définitions de la poésie, tel l'*Art de dictier et de fere chansons* (1372) d'Eustache Deschamps.

Guillaume de Machaut (vers 1300–1377)

Sa carrière de musicien (messes polyphoniques, motets) et de poète s'appuie sur une solide culture universitaire. Comme certains clercs éminents de son époque, il gagnait sa vie au service des grands seigneurs : de 1323 à 1337 il est au service du roi de Bohême Jean de Luxembourg qu'il accompagne en Bohême, Moravie, Pologne, Lituanie, Italie; ensuite – devenu chanoine au chapitre de Reims (de 1340 à sa mort) – il jouit de la protection de Bonne de Luxembourg et de Charles de Navarre. Sa poésie, qui prolonge la tradition courtoise, excelle par le souci du rythme diversifié: *La louange des Dames*, *Jugement du roi de Behaigne*, *Dit du lyon*, *Fontaine amoureuse*.

Sans cuer / Amis, dolens / Dame, par vous

Ce triple poème est aussi une pièce de musique : une ballade chantée en canon à trois voix.

Ligne 1

Sans cuer m'en vois, dolens et explorez,
Pleins de soupirs et diseteus de joie,
D'ardant desir esprits et embrasez,
Douce dame, que briefment vous voie,
Si qu'einsi sans cuer durer
Ne porroie ne tels mauls endurer,
S'Espoirs en moy ne faisoit sa demeure
En lieu dou cuer, dame, qui vous meure,

Et Souvenirs qui scet tous les secrés
Que Dous Penseurs m'amenistre et envoie,
Dont en moy est empreins et figurez
Vos faitis corps et vo maniere quoie,
Vo douls riant regarder
Et vo douceur qui me fait aouer
Vous que je voy par tout et à toute heure
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

S'ay plus de joie et de douceur assez,
Quant je les ay, que de mon cuer n'arroe;
Car en tous cas sui d'Espoir confortez
Et Souvenirs me monstre, où que je soie,
Vo plaisant viaire cler.
Et s'aucuns griés me vient par desirer,
Tres Dous Penseurs le destruit et deveure,
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

Ligne 2

Amis, dolens, maz et desconfortez
Partez de moy et volez que je croie
Que vos cuers m'est tous entier demorez.
Tres bien le croy; dont je ne vous porroie
Si biau don guerredonner,
Et vous peüsse à fin souhait donner
Quant que desirs en ce monde saveure,
En lieu dou cuer, amis, qui me demeure.

Car il est vrais, fins, loiaus et secrez,
Frans et gentis, ne dire ne sarocie
La riche honneur dont il est couronnés
Ne le haut bien: si ne say tour ne voie,
Comment peüsse finer
Dou remerir. Mais je ne vueil pener
Qu'à mon pooir vous confortez et sequeure,
En lieu dou cuer, amis, qui me demeure.

Si vous promet qu'en foy serés amez
Par dessus tous, sans ce que je recroie,
Et avec ce mon cuer emporterez
Qui pour vous seul me guerpist et renoie;
Se le veuil liés bien garder
Et comme ami conjoir et amer,
Car plus chier don n'ay dont je vous honneure,
En lieu dou cuer, amis, qui me demeure.

Ligne 3

Dame, par vous me sens reconfortez
De tous les griés que recevoir soloie,
Par vous sui hor de toutes orphentez,
Par vous ne puis riens sentir qui m'anoie,
Par vous m'estuet esperer
Quant que loiaus amis puet desirer,
C'est de merci don, s'en moy ne demeure
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

Dame je sui par vous resuscitez,
En paradis mis d'enfer, où j'estoie,
De mes mortelz paours asseürés,
Des grans doleurs garis que je sentoie;
Par vous est dous mon amer,
Quant vostre amie me daingniez apeler,
Et s'il vous plaist que joie en moy acqueure
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

Si seroie faus traîtres prouvés,
Douce dame, se je ne vous amoie
Tres loyaument, car tous mes biens est nez
De vostre bien; dont si fort me resjoie,
Quant bele et bonne sans per
Et des dames la flour vous oy nommer,
Que tendrement de joie en riant pleure
En lieu dou cuer, dame, qui vous demeure.

Je puis trop bien

Je puis trop bien ma dame comparer
A l'image que fist Pymalion.
D'ivoire fu estoit, tant belle et si sans per
Que plus l'ama que Medée Jason.
Li fols toudis la prioit,
Mais l'image riens ne li respondoit.
Einsi me fait celle qui mon cuer font,
Qu'adès la pri et riens ne me respont.

Pimalions qui moroit pour amer
 Pria ses dieus par tele affection
 Que la froideur de l'image tourner
 Vit en chalour et sa dure fasson
 Amolir, car vie avoit
 Et char humeinne et doucement parloit.
 Mais ma dame de ce trop m'i confont
 Qu'adès la pri et riens ne me respont.

Or vueille Amours le dur en dous muer
 De celle a qui j'ay fait de mong cuer don,
 Et son franc cuer de m'amour aviver,
 Si que de li puisse avoir guerredon.
 Mais Amours en li conjoit
 En fier desdaing, et le grand desir voit
 Qui m'ocira; si croy que cil troiz font
 Qu'adès la pri et riens ne me respont.

Plus dure que dyamant

virelai
 Plus dure qu'un dyamant
 Ne que pierre d'aÿmant
 Est vo durté,
 Dame, qui n'avez pité
 De vostre amant
 Qu'ociés en desirant
 Vostre amitié.

Dame, vo biauté
 Qui toutes passe, à mon gré,
 Et vo samblant
 Simple et plein d'umilité,
 De douceur fine paré,
 En sousriant,
 Par un accueil attraiant,
 M'ont au cuer en regardant

Si fort navré
Que ja mais joie n'avré,
Jusques à tant
Que vo grace qu'il atent
M'avez donné.

Plus dure qu'un dyamant
Ne que pierre d'aÿmant
Est vo durté,
Dame, qui n'avez pité
De vostre amant
Qu'ociés en desirant
Vostre amitié.

J'ay humblement enduré
L'amoureux mal et porté,
En attendant Vostre bonne volenté
Que j'ay et tous cas trouvé
Dure et poingnant.
Et quant tous en vo commant
Suis, je me merveil comment
Vostre bonté
M'a sa grace refusé,
Quant en plourant
Vous ay et en souspirant
Merci rouvé
Plus dure qu'un dyamant.

Helas! dame, conforté
Ne m'avez en ma grieté,
Ne tant ne quant,
Eins m'avez desconforté,
Si que tout desconfort hé.
Mais nom pourquant
J'ameray d'or en avant
Plus fort qu'onques mais, et que quant

Mort en miné
 M'ara vostre cruauté
 Qui m'est trop grant,
 Lors sera bien apparant
 Ma loyauté.
 Plus dure qu'un dyamant
 Ne que pierre d'aÿmant
 Est vo durté,
 Dame, qui n'avez pité
 De vostre amant
 Qu'ociés en desirant
 Vostre amitié.

Eustache Deschamps (1344?–1404)

Élève de Guillaume de Machaut, il fut au service du roi Charles V, puis de Charles VI et de Louis d'Orléans, avec lequel il voyagea, en 1392, en Bohême et en Moravie. Son oeuvre poétique – 1.500 poèmes, 80.000 vers – est très variée, souvent imprégnée de tons personnels (« Plaintes d'amoureux »; « Chagrin d'amour »). Il est aussi l'auteur de *l'Art de dictier et de fere chançons* (1372), une poétique qui résume les règles de l'art des troubadours.

Ballade de Paris

Quand j'ai la terre et mer avironnée
 Et visité en chacune partie
 Jérusalem, Egypte et Galilée,
 Alixandre, Damas et la Syrie,
 Babylone, Le Caire et Tartarie,
 Et tous les ports qui-y sont,
 Les épices et sucres qui s'y font,
 Les fins draps d'or et soye du pays,
 Valent trop mieux ce que les Français ont :
 Rien ne se peut comparer à Paris.

C'est la cité sur toutes couronnée,
Fontaine et puits de sens et de clergie
Sur le fleuve de Seine située :
Vignes, bois a, terres et prairie.
De tous les biens de cette mortel vie
A plus qu'autres cités n'ont ;
Tous étrangers l'aiment et aimeront,
Car, pour déduit et pour être jolis,
Jamais cité telle ne trouveront :
Rien ne se peut comparer à Paris.

Mais elle est bien mieux que ville fermée,
Et de châteaux de grande anceserie,
De gens d'honneur et de marchands peuplée,
De tous ouvriers d'armes, d'orfèvrerie;
De tous les arts c'est la fleur, quoi qu'on die :
Tous ouvrages à droit font;
Subtil engin, entendement profond
Verrez avoir aux habitants toudis,
Et loyauté aux œuvres qu'ils feront :
Rien ne se peut comparer à Paris.

Le chat et les souris

(Orthographe modernisée)
Je trouve qu'entre les souris
Fut un merveilleux parlement
Contre les chats, leurs ennemis,
À voir manière comment
Elles vécussent sûrement
Sans demeurer en tel débat.
L'une dit lors en argüant:
« Qui pendra la sonnette au chat ? »

Ce conseil fut conclu et pris ;
Lors se partent communément.
Une souris du plat pays

Les rencontre et va demandant
 Ce qu'on a fait. Vont répondant
 Que leurs ennemis seront mat :
 Sonnette auront au cou pendant.
 « Qui pendra la sonnette au chat ? »

« C'est le plus fort », dit un rat gris.
 Elle demande sagement
 Par qui sera ce fait fourni.
 Lors s'en va chacun excusant:
 Il n'y eut point d'exécutant,
 S'en va leur besogne à plat.
 Bien fut dit, mais au demeurant:
 « Qui pendra la sonnette au chat ? »

Prince, on conseille bien souvent,
 Mais on peut dire, comme le rat,
 Du conseil qui sa fin ne prend :
 « Qui pendra la sonnette au chat ? »

Christine de Pisan (1365–1431)

Son père, médecin et astrologue vénitien, professeur à l'université de Bologne, l'amena en France où il entra au service du roi Charles V. Mariée à Étienne de Castel, secrétaire du roi Charles V, elle se retrouve veuve à 25 ans, avec trois enfants : pour nourrir sa famille et gagner sa vie, elle travaille de sa plume en dédiant ses poèmes et ses écrits prosaïques à divers mécènes (Philippe le Hardi, Louis d'Orléans) avant de se retirer, en 1418, au couvent de Poissy. Son oeuvre volumineuse aborde divers sujets: *Débat de deux amants*, *Livre des trois jugements*, *Dit de la Rose* (polémique contre la misogynie de Jean de Meung dans *Le Roman de la Rose*), *Livre de la cité des femmes* (éloge des vertus féminines, basé sur le traité de Boccace *De claris mulieribus*), *Livre de la mutacion de fortune* (23.000 vers, à caractère autobiographique).

La grant doulour que je porte

La grant doulour que je porte
 Est si aspre et si tres forte

Qu'il n'est riens qui conforter
Me peüst ne aporter
Joye, ainsouldroie estre morte.

Puis que je pers mes amours,
Mon ami, mon esperance
Qui s'en va, dedens briefs jours,
Hors du royaume de France

Demourer, lasse ! il emporte
Mon cuer qui se desconforte ;
Bien se doit desconforter,
Car jamais joye enorter
Ne me peut, dont se deporter
La grant doulour que je porte.

Si n'aray jamais secours
Du mal qui met a oultrance
Mon las cuer, qui noye en plours
Pour la dure departance

De cil qui euvre la porte
De ma mort et que m'enorte
Desespoir, qui raporter
Me vient dueil et emporter
Ma joye, et dueil me raporte
La grant doulour que je porte.

Or est venu le très gracieux moys de May

Or est venu le très gracieux moys
De May le gay, ou tant a de doulçours,
Que ces vergiers, ces buissons et ces bois,
Sont tout chargiez de verdure et de flours,
Et toute riens se resjoye.
Parmi ces champs tout flourist et verdoie,

Ne il n'est riens qui n'entroublie esmay,
Pour la douçour du jolis moys de May.

Ces oisillons vont chantant par degois,
Tout s'esjouit partout de commun cours,
Fors moy, hélas ! qui sueffre trop d'anois,
Pour ce que loings je suis de mes amours;
Ne je ne pourroye avoir joye,
Et plus est gay le temps et plus m'anoie.
Mais mieulx cognois adès s'oncques amay,
Pour la douçour du jolis moys de May.

Dont greter en plourant maintes fois
Me fault celui, dont je n'ai nul secours;
Et les griefs maulx d'amours plus fort cognois,
Les pointures, les assaulx et les tours.
En ce doulz temps, que je n'avoie
Oncques mais fait; car toute me desvoie
Le grand desir qu'adès trop plus ferme ay,
Pour la douçour du jolis moys de May.

Seulette suis, sans amis demeurée

Seulette suis et seulette veulx être,
Seulette m'a mon doux ami laissée.
Seulette suis, sans compagnon ni maître,
Seulette suis, dolente et courroucée,
Seulette suis, en langueur malaisée,
Seulette suis, plus que nulle égarée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis à huis ou à fenêtre,
Seulette suis en un anget mucinée,
Seulette suis pour moi de pleurs repaître,
Seulette suis, dolente ou apaisée,
Seulette suis, rien qui tant messiée,

Seulette suis, en ma chambre enserrée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Seulette suis partout et en tout aître,
Seulette suis, que je marche ou je siée,
Seulette suis, plus qu'autre rien terrestre,
Seulette suis, de chacun délaissée,
Seulette suis, durement abaissée,
Seulette suis, souvent toute éplorée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Princes, or est ma douleur commencée
Seulette suis, de tout deuil menacée,
Seulette suis, plus teinte que morée,
Seulette suis, sans ami demeurée.

Je ne sais comment je dure

Je ne sais comment je dure,
Car mon dolent cœur fond d'ire
Et plaindre n'ose, ni dire
Ma douloureuse aventure,

Ma dolente vie obscure.
Rien, hors la mort ne désire ;
Je ne sais comment je dure.

Et me faut, par couverture,
Chanter que mon cœur soupire
Et faire semblant de rire ;
Mais Dieu sait ce que j'endure.
Je ne sais comment je dure.

Charles d'Orléans (1394–1465)

Duc de sang royal, il fut mêlé à la politique. Après l'assassinat de son père Louis d'Orléans (1407), il devint chef du parti des Armagnacs. Blessé et fait prisonnier à la bataille d'Azincourt (1415), il passa 25 ans en captivité en Angleterre, avant de pouvoir retourner en France. Retiré dans ses châteaux de Blois et d'Amboise, il cultive la poésie, accueille les poètes (dont Villon). Son oeuvre représente une des dernières grandes expressions de la courtoisie tout en gardant l'empreinte des expériences personnelles.

Ballades

À sa Dame

Jeune, gente, plaisante et debonnaire,
 Par un prier qui vaut commandement
 Chargé m'avez d'une ballade faire ;
 Si l'ai faite de cœur joyeusement :
 Or la veuillez recevoir doucement.
 Vous y verrez, s'il vous plaît à la lire,
 Le mal que j'ai, combien que vraiment
 J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

Votre douceur m'a su si bien attraire
 Que tout vôtre je suis entièrement,
 Très désirant de vous servir et plaire,
 Mais je souffre maint douloureux tourment,
 Quand à mon gré je ne vous vois souvent,
 Et me déplaît quand me faut vous écrire,
 Car si faire se pouvait autrement,
 J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

C'est par Danger, mon cruel adversaire,
 Qui m'a tenu en ses mains longuement ;
 En tous mes faits je le trouve contraire,
 Et plus se rit, quand plus me voit dolent ;
 Si vouloie raconter pleinement

En cet écrit mon ennuyeux martyr,
Trop long serait ; pour ce, certainement
J'aimasse mieux de bouche le vous dire.

En regardant vers le pays de France

En regardant vers le pays de France,
Un jour m'advint, à Douvres sur la mer,
Qu'il me souvint de la douce plaisance
Que je souloie au dit pays trouver.
Si commençai de cœur à soupirer,
Combien certes que grand bien me faisoit
De voir France que mon cœur aimer doit.

Je m'avisai que c'était nonsavance
De tels soupirs dedans mon cœur garder,
Vu que je vois que la voie commence
De bonne Paix, qui tous biens peut donner ;
Pour ce, tournai en confort mon penser ;
Mais non pourtant mon cœur ne se lassoit
De voir France que mon cœur aimer doit.

Alors chargeai en la nef d'Espérance
Tous mes souhaits, en leur priant d'aller
Outre la mer sans faire demeurance,
Et à France de me recommander.
Or nous doit Dieu bonne Paix sans tarder :
Adonc aurai loisir, mais qu'ainsi soit,
De voir France que mon cœur aimer doit.

Paix est trésor qu'on ne peut trop louer :
Je hais guerre, point ne la dois priser :
Destourbé m'a longtemps, soit tort ou droit,
De voir France que mon cœur aimer doit.

Encore est vive la souris

Nouvelles ont couru en France,
 Par mains lieux, que j'estoye mort,
 Dont avoient peu desplaisance
 Aucuns qui me hayent a tort ;
 Autres en ont eu desconfort,
 qui m'aiment de loyal vouloir,
 Comme mes bons et vrais amis :
 Si fais a toutes gens savoir
 Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal ne grevance,
 Dieu mercy, mais suis sain et fort,
 Et passe temps en esperance
 Que Paix, qui trop longuement dort,
 S'esveillera, et par Accort
 À tous fera lièsse avoir ;
 Pour ce de Dieu soient maudis
 Ceux qui sont dolens de veoir
 Qu'encore est vive la souris !

Jeunesse sur moy a puissance,
 Mais Vieillesse fait son effort
 De m'avoir en sa gouvernance ;
 À present faillira son sort :
 Je suis assez loing de son port.
 De pleurer vueil garder mon hoir ;
 Loué soit Dieu de paradis,
 Qui m'a donné force et pouvoir
 Qu'encore est vive la souris.

Nul ne porte pour moy le noir :
 On vent meilleur marchié drap gris ;
 Or tingne chascun pour tout voir
 Qu'encore est vive la souris.

En la forest d'Ennuyeuse Tristesse

En la forest d'Ennuyeuse Tristesse
Un jour m'avint qu'a part moy cheminoie;
Si rencontray l'amoureuse Deesse
Qui m'appella, demandant ou j'aloie.
Je respondy que par Fortune estoye
Mis en exil en ce bois, longtemps a,
Et qu'a bon droit appeller me povoye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

En sousriant, par sa tres grant humblesse
Me respondy: « Amy, se je sçavoie
Pourquoy tu es mis en ceste destresse,
À mon povair volentiers t'aideroye;
Car, ja pieça, je mis ton cueur en voye
De tout plaisir, ne sçay qui l'en osta;
Or me desplaist qu'a present je te voye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va. »

« Hélas! dis-je, souverainne Princesse,
Mon fait savés, pourquoy le vous diroye?
C'est par la Mort, qui fait a tous rudesse,
Qui m'a tollu celle que tant amoye,
En qui estoit tout l'esper que j'avoye,
Qui me guidoit, si bien m'accompaigna
En son vivant que point ne me trouvoye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va. »

Aveugle suy, ne sçay ou aler doye;
De mon baston, affin que ne fourvoye,
Je vais tastant mon chemin ça et la:
C'est grant pitié qu'il convient que je soye
L'omme esgaré qui ne scet ou il va.

Rondeaux

(Orthographe modernisée)

Le Printemps

Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie,
Et s'est vêtu de broderie,
De soleil luisant, clair et beau.

Il n'y a bête ni oiseau
Qu'en son jargon ne chante ou crie :
« Le Temps a laissé son manteau
De vent, de froidure et de pluie ».

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfèvrerie ;
Chacun s'habille de nouveau :
Le Temps a laissé son manteau.

L'hôtellerie

L'hôtellerie de Pensée ;
Pleine de venants et allants
Soucis, soient petits ou grands,
À chacun est abandonnée.

Elle n'est à nul refusée
Mais prête pour tous les passants,
L'hôtellerie de Pensée,
Pleine de venants et allants.

Plaisance chèrement aimée
S'y loge souvent, mais nuisants
Lui sont Ennuis gros et puissants ;
Quand ils la tiennent empêchée
L'hôtellerie de Pensée.

Cri de la rue

Petit mercier, petit panier !
Pourtant si je n'ai marchandise
Qui soit du tout à votre guise,
Ne blâmez pour ce mon métier.

Je gagne denier à denier,
C'est loin du trésor de Venise.
Petit mercier, petit panier !
Pourtant si je n'ai marchandise...

Et tandis qu'il est jour ouvrier,
Le temps perds quand à vous devise :
Je vais parfaire mon emprise
Et parmi les rues crier :
Petit mercier, petit panier !

Puis ça puis là,

Puis ça puis là,
Et sus et jus,
De plus en plus
Tout vient et va.

Tous on verra,
Grands et menus,
Puis ça puis là,
Et sus et jus.

Vieux temps déjà
S'en sont courus.
Et neufs venus.
Que dea, que dea,
Puis ça puis là.

François Villon (1431 ou 1432 – après 1463)

De son nom François de Montcorbier, il adopta le patronyme de son protecteur, le chanoine Guillaume de Villon. Il étudia, devint bachelier (1449) et maître ès arts (1452), mais très tôt il eut des démêlées avec la justice à cause de l'assassinat du prêtre Philippe de Chermoy (1455) et des vols. Tour à tour condamné, emprisonné, gracié, il passe sa vie entre les lettrés et les marginaux, entre Paris et la province. La peine capitale (1462) étant commuée en bannissement, il quitte Paris et sa trace se perd. La touche personnelle qui permettra de considérer Villon comme un précurseur des « poètes maudits » renoue avec la marginalité minimale, déjà introduite par Rutebeuf. La perfection formelle de la tradition courtoise rejoint la sensibilité religieuse du moyen âge finissant (thématique de la danse macabre et le sentiment de la précarité de la condition humaine). Le ton individualiste, où la dimension existentielle est saisie avec fraîcheur et (auto)ironie, sera apprécié par la postérité, y compris Clément Marot qui s'occupera de l'édition des oeuvres de Villon (1533) que l'on répartit en: 1) *Le Lais (Le Petit Testament)* – 40 huitains, de ton burlesque, reprenant la tradition des « congés » (cf. Jean Bodel) et de « La Belle Dame sans mercy » (Alain Chartier); 2) *Le Testament (Le Grand Testament)* – 172 huitains, 16 ballades, 3 rondeaux – amplification existentielle du genre testamentaire; 3) le *Codicille* – 16 poèmes de forme diverse, dont *Ballade du concours de Blois*, *Épitaphe de Villon* ou *Ballade des pendus*; 4) 11 ballades en jobelin, argot de la confrérie des voleurs La Coquille.

Le Lais (Le Petit Testament) fait l'an 1456.

I

L'an quatre cens cinquante six,
 Je, Françoy Villon, escollier,
 Considerant, de sens rassis,
 Le frain aux dens, franc au collier,
 Qu'on doit ses euvres conseillier,
 Comme Vegece le racompte,
 Sage Rommain, grant conseillier,
 Ou autrement on se mescompte...

II

En ce temps que j'ay dit devant,
 Sur Noël, morte saison,
 Que les loups se vivent du vent
 Et qu'on se tient en sa maison,
 pour le frimas, pres du tyson,
 Me vint ung vouloir de briser

La tres amoureuse prison
Qui faisoit mon cueur debriser.

III

Je le feiz en telle façon,
Voyant celle devant mes yeult
Consentant a ma deffaçon,
Sans ce que ja luy en fust mieulx ;
Dont je me dueil et plains aux cieulx,
En requerant d'elle vengeance
À tous les dieux venerieus,
Et du grief d'amours allegence.

IV

Et se j'ay prins en ma faveur
Ces doulx regars et beaux semblans
De tres decevante saveur
Me tresparsans jusques aux flans,
Bien ils ont vers moy les piés blancs
Et me faillent au grant besoing :
Planter me fault aultres complans
Et frapper en ung aultre coing.

V

Le regard de celle m'apris
qui m'a esté fellone et dure ;
Sans ce qu'en riens j'aye mesprins,
Veult et ordonne que j'endure
La mort, et que plus je ne dure.
Si n'y vois secours que fouir ;
Rompre veult la vive soudure
Sans mes pitieux regrets ouïr.

VI

Pour obvier a ses dangiers,
Mon mieulx est, ce croy, de partir.
A Dieu ! Je m'en vois a Angers,
Puis qu'el ne me veult impartir
Sa grace ne me departir.
Par elle meurs, les membres sains ;
Au fort, je suys amant martir,
Du nombre des amoureux sains.

VII

Combien que le depart me soit
 Dur, si fault il que je l'eslongne ;
 Comme mon povre sens consoit,
 Aultre que moy est en quelongne,
 Dont oncques soret de Boulongne
 Ne fut plus alteré d'humeur.
 C'est pour moy piteuse besongne :
 Dieu en vueille ouïr ma clameur !

VIII

Et puy que departir me fault
 Et du retour ne suis certain
 (Je ne suis homme sans deffault,
 Ne qu'aultre d'assier ne d'estain ;
 Vivre aux humains est incertain
 Et après mort n'y a relaiz),
 - Je m'en vois en pays lointain,
 Si establit ce present laiz.

IX

Premierement, ou nom du Pere,
 Du Filz et Saint Esperit,
 Et de sa glorieuse Mere
 Par qui grace riens ne perit,
 Je laisse, de par Dieu, mon bruyt
 A maistre Guillaume Villon,
 Qui en l'onneur de son nom bruyt,
 Mes tentes et mon pavillon.

X

Item, a celle que j'ay dit
 Qui si durement m'a chassé
 Que je suis de joye interdit
 Et de tout plaisir dechassé,
 Je laisse mon cueur enchassé,
 Palle, pitieux, mort et transy.
 Elle m'a ce mal pourchassé,
 Mais Dieu luy en face mercy !

XI

Item, a maistre Ythier Merchant,
Auquel je me sens tres tenu,
Laisse mon branc d'acier tranchant,
Et a maistre Jehan le Cornu,
Qui est en gaige detenu
Pour ung escot sept solz montant ;
Je veul, selon le contenu,
Qu'on leur livre... en le rachetant !

XXXV

Finablement, en escripvant,
Ce soir, seulet, estant en bonne,
Dictant ces laiz et descripvant,
J'ouys la cloche de Serbonne,
Qui tous jours a neuf heures sonne
Le salut que l'ange predict ;
Si suspendis et mis en bonne
Pour prier comme le cueur dit.

XXXVI

Ce faisant, je m'entroubliay,
Non pas par force de vin boire,
Mon esperit comme lié.
Lors je sentis dame Memoire
Reprendre et mectre en son aulmoire
Ses especes colaterales,
Oppinative faulse et voire
Et autres intellectualles,

XXXVII

Et meismement l'estimative,
Par quoy prospective nous vient,
Simulative, formative,
Desquelles souvent il advient
Que, par leur trouble, homme devient
Fol et lunatique par moys ;

Je l'ay leu, se bien m'en souvient,
En Aristote aucunesfois.

XXXVIII

Dont le sensitif s'esvailla
Et esvertua Fantaisie,
Qui les organes resveilla,
Et tint la souveraine partie
En suspens et comme mortie
Par oppression d'oubliance,
Qui en moy s'estoit espartie
Pour monstrier de Sens la liance.

XXXIX

Puis que mon sens fut a repos
Et l'entendement desmellé,
Je cuiday finer mon propos,
Mais mon ancrë trouvay gelé
Et mon cierge trouvay soufflé ;
De feu je n'eusse peu finer,
Si m'endormis, tout enmoufflé,
Et ne peuz autrement finer.

XL

Fait au temps de ladite datte
Par le bien renommé Villon,
Qui ne mengue figue ne datte,
Sec et noir comme escouvillon ;
Il n'a tente ne pavillon
Qu'il n'ait lessié a ses amis,
Et n'a mais qu'un peu de billon
Qui sera tantost a fin mis.

Le Testament (Le Grand Testament) fait en 1461

I

En l'an de mon trentiesme aage,
Que toutes mes hontes j'euz beues,
Ne du tout fol, ne du tout saige
Non obstant maintes peines eues,

Lesquelles j'ay toutes receues
Soubz la main Thibault d'Aucigny
S'esvesque il est, signant les rues,
Qu'il soit le mien je le regny.

II

Mon seigneur n'est ne mon evesque,
Soubz luy ne tiens, s'il n'est en friche ;
Foy ne luy doy n'ommaige avecque,
Je ne suis son serf ne sa biche.
Peu m'a d'une petite miche
Et de froide eaue tout ung esté ;
Large ou estroit, moult me fut chiche :
Tel luy soit Dieu qu'il m'a esté !

III

Et s'aucun me vouloit reprendre
Et dire que je le mauldiz,
Non faiz, se bien me scet comprendre ;
En riens de luy je ne mesdiz.
Vecy tout le mal que j'en dis :
S'il m'a esté misericors,
Jhesus, le roy de paradis,
Tel luy soit a l'ame et au corps.

IV

Et s'esté m'a dur ne cruel,
Trop plus que cy je ne raconte,
Je veul que le Dieu eternel
Luy soit dont semblable a ce compte.
Et l'Eglise nous dit et compte
Que prions pour noz annemys ;
Je vous diray j'ay tort et honte,
Quoi qu'il m'aist fait, a Dieu remys.

XVI

Se pour ma mort le bien publicque
D'aucune chose vaulsist mieulx,

A mourir comme un homme inique
 Je me jugasse, ainsi m'est Dieux !
 Griefz ne faiz a jeunes ne vieux,
 Soie sur piez ou soy en biere :
 Les mons ne bougent de leurs lieux
 Pour un povre, n'avant n'arriere.

XVII

Ou temps qu'Alixandre regna,
 Ungs homs nommé Diomedés
 Devant lui on lui admena,
 Engrillonné pousses et detz
 Comme larron, car il fut des
 Escumeurs que voyons courir ;
 Sy fut mis devant ce cadés
 Pour estre jugiez a mourir.

XVIII

L'empereur si l'araisonna :
 « Pourquoi es tu laron en mer ? »
 L'autre responce lui donna :
 « Pourquoi laron me faiz clamer ?
 Pour ce qu'on me voit escumer
 En une petiote fuste ?
 Se comme toy me peusse armer,
 Comme toy empereur je feusse.

XIX

Mais que veulx tu ! de ma fortune,
 Contre qui ne puis bonnement,
 Qui si faulcement me fortune,
 Me vient tout ce gouvernement.
 Excusez moy aucunement
 Et saichiez qu'en grant poverté,
 Ce mot se dit communement,
 Ne gist pas grande loyaulté. »

XX

Quant l'empereur ot remiré
 De Diomedés tout le dit:
 « Ta fortune je te mueray

Mauvaise en bonne », ce lui dist.
Si fist il ; onc puis ne mesdit
A personne, mais fut vray homme ;
Valere pour vray le bauldit
Qui fut nommé le Grant a Romme
XXI

Se Dieu m'eust donné rencontrer
Ung autre pitieux Alixandre
Qui m'eust fait en bon eur entrer,
Et lors qui m'eust veu condescendre
A mal, estre ars et mis en cendre
Jugié me feusse de ma voys.
Necessité fait gens mesprendre
Et fait saillir le loup du boys.
XXII

Je plains le temps de ma jeunesse,
Ouquel j'ay plus qu'autre gallé
Jusqu'a l'entrée de vieillesse,
Qui son partement m'a cellé :
Il ne s'en est a pié alé
N'a cheval : hélas ! comment don ?
Soudainement s'en est vollé
Et ne m'a laissé quelque don.
XXIII

Allé s'en est, et je demeure,
Povre de sens et de savoir,
Triste, failly, plus noir que meure,
Qui n'ay ne cens, rente n'avoir;
Des miens le mendre, je dy voir,
De me desavouer s'avance,
Oubliant naturel devoir
Par faulte d'un peu de chevance.
XXIV

Si ne crains avoir despendu
Par friander ne par lescher ;
Par trop amer n'ay riens vendu
Qu'amis me peussent reprouchier,

Au moins qui leur couste moulte cher ;
 Je le dy et ne croy mesdire.
 De ce je me puis revanchier :
 Qui n'a meffait ne le doit dire.

XXV

Bien est verté que j'ai aymé
 Et aymeroye volentiers ;
 Mais triste cueur, ventre affamé
 Qui n'est rassasié au tiers,
 M'oste des amoureux sentiers.
 Au fort, quelc'um s'en recompence
 Qui est ramply sur les chantiers,
 Car la dance vient de la pance !

XXVI

Bien sçay, se j'eusse estudié
 Ou temps de ma jeunesse folle
 Et a bonnes meurs dedié,
 J'eusse maison et couche molle
 Mais quoy ! je fuyoie l'escolle
 Comme fait le mauvaiz enffant.
 En escripvant ceste parolle,
 A peu que le cueur ne me fent.

XXVII

Le dit du Saige trop lui feiz
 Favourable, bien en puis mais !
 Qui dist : « Esjois toy, mon filz,
 En ton adolescence », mes
 Ailleurs sert bien d'ung autre mes,
 Car « Jeunesse et adollesance
 C'est son parler, ne moins ne mes
 Ne sont qu'abuz et ygnorance ».

XXVIII

Mes jours s'en sont alez errant,
 Comme, dit Job, d'une touaille
 Font les filletz, quant tixerant
 En son poing tient ardente paille :
 Lors s'il y a nul bout qui saille,

Soudainement il le ravit.
Sy ne crains plus que riens m'assaille,
Car a la mort tout s'assouvit.

XXIV

Ou sont les gratieux galans
Que je suivoye ou temps jadiz,
Si bien chantans, si bien parlans,
Sy plaisans en faiz et en diz ?
Les aucunes sont morts et roidiz,
D'eulx n'est il plus riens maintenant
Respit aient en paradis,
Et Dieu saulve le remenant !

XXX

Et les autres sont devenuz,
Dieu mercy, grans seigneurs et maistres ;
Les autres mendient tous nuz
Et pain ne voient qu'aux fenestres ;
Les autres sont entrez en cloistres
De Celestins et de Chartreux,
Bostés, houlséz, com pescheurs d'oestres.
Voyez l'estat divers d'entre'eux.

XXXI

Aux grans maistres Dieu doint bien fere,
Vivans en paix et en requoy ;
En eulx il n'y a que reffaire,
Si s'en fait bon taire tout quoy.
Mais aux povres qui n'ont de quoy,
Comme moy, Dieu doint pastience.
Aux autres ne fault qui ne quoy,
Car assez ont pain et pictence.

XXXII

Bons vins ont, souvent embrochez,
Saulces, brouestz et groz poissons,
Tartes, flans, oefz fritz et pochetz,
Perduz et en toutes façons.
Pas ne ressemblent les maçons

Que servir fault a si grant peine :
 Ilz ne veulent nulz eschançons,
 De soy verser chacun se paine.

XXXIII

En cest incident me suis mis,
 Qui de riens ne sert a mon fait.
 Je ne suis juge ne commis
 Pour pugnir n'absouldre meffait :
 De tous suis le plus imparfait ;
 Loué soit le doulx Jhesu Crist !
 Que par moy leur soit satisfait :
 Ce que j'ay escript est escript.

XXXIV

Laissons le moustier ou il est,
 Parlons de chose plus plaisante ;
 Ceste matiere a tous ne plect,
 Ennuieuse est et desplaisante.
 Povreté, chagrine, doulente,
 Tousjours, despiteuse et rebelle,
 Dit quelque parolle cuisante ;
 S'elle n'ose, si le pense elle.

XXXV

Povre je suis de ma jeunesse,
 De povre et de peticte extrasse ;
 Mon pere n'eust oncq grant richesse,
 Ne son ayeul, nommé Orrace ;
 Povreté tous nous suit et trace.
 Sur les tombeaux de mes ancestres,
 Les ames desquelz Dieu embrasse,
 On n'y voit couronnes ne ceptres.

XXXVI

De povreté me grementant,
 Souventeffoiz me dit le cueur :
 « Homme, ne te doulouse tant
 Et ne demaine tel douleur !
 Se tu n'as tant qu'eust Jacques Cueur,

Mieulx vault vivre soubz gros bureau
Povre, qu'avoir esté seigneur
Et pourrir soubz riche tumbau. »

XXXVII

Qu'avoir esté seigneur? Que dis ?
Seigneur, lasse ! ne l'est il mais ?
Selon les davitiques diz,
Son lieu ne congnoistra jamaiz.
Quant du seurplus, je m'en desmez
Il n'appartient a moy, pecheur ;
Aux theologiens le remectz,
Car c'est office de prescheur.

XXXVIII

Si ne suis, bien le considere,
Filz d'ange, portant dyademe
D'estoille ne d'autre sidere.
Mon pere est mort, Dieu en ait l'ame;
Quant est du corps, il gist soubz lame.
J'entens que ma mere mourra,
Et le scet bien, la povre femme
Et le filz pas ne demourra.

XXXIX

Je congnois que povres et riches,
Sages et folz, prestres et laiz,
Nobles, villains, larges et chiches,
Petiz et grans, et beaulx et laiz,
Dames à rebrassez collez,
De quelconque condicion,
Protans atours et bourrelez,
Mort saisit sans exception.

XL

Et meure Paris et Helaine,
Quiconques meurt, meurt à douleur
Telle qu'il pert vent et alaine;
Son fiel se creve sur son cuer,
Puis sue, Dieu scet quelle sueur!
Et n'est qui de ses maulx l'alege:

Car enfant n'a, frere ne seur,
 Qui lors vouldist estre son pege.

XLI

La mort le fait fremir, pallir,
 Le nez courber, les vaines tendre,
 Le col enfler, la chair mollir,
 Jointes et nerfs croistre et estendre.
 Corps femenin, qui tant est tendre,
 Poly, souef, si precieux,
 Te fauldra il ces maulx attendre?
 Oy, ou tout vif aller es cieulx.

Ballade des dames du temps jadis

Dites moi où, n'en quel pays,
 Est Flora la belle Romaine,
 Archipiades, ni Thais,
 Qui fut sa cousine germaine,
 Écho parlant quand bruit on mène
 Dessus rivière ou sur étang,
 Qui beauté eut trop plus qu'humaine
 Mais où sont les neiges d'antan?

Où est la très sage Héloïs,
 Pour qui fut châtré et puis moine
 Pierre Abelard à Saint Denis?
 Pour son amour eut cette essoine.
 Semblablement, où est la reine
 Qui commanda que Buridan
 Fut jeté en un sac en Seine?
 Mais où sont les neiges d'antan?

La reine Blanche comme lis
 Qui chantait à voix de sirène,
 Berthe au grand pied, Biétris, Alis,
 Haremburgis qui tint le Maine,
 Et Jeanne la bonne Lorraine

Qu'Anglais brûlèrent à Rouen;
Où sont ils, où, Vierge souveraine?
Mais où sont les neiges d'antan?

Prince, n'enquerez de semaine
Où elles sont, ne de cest an,
Qu'à ce refrain ne vous remaine:
Mais où sont les neiges d'antan?

LXXXIX

Item, donne a ma povre mere,
Pour saluer nostre Maistresse,
Qui pour moy ot douleur amere,
Dieu le scet, et mainte tristesse
Autre chastel n'ay ne forteresse
Ou me retraye corps ne ame
Quant sur moy court malle destresse,
Ne ma mere, la povre femme.

Ballade que Villon fait à la requeste de sa mere pour prier Nostre Dame

Dame des cieulx, regente terrienne,
Emperiere des infernaux paluz,
Recevez moy, vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Ce non obstant qu'oncques rien ne valuz.
Les biens de vous, ma dame et ma maistresse,
Sont trop plus grans que ne suis pecheresse,
Sans lesquelz biens ame ne peut merir
N'avoir les cieulx, je n'en suis jungleresse.
En ceste foi je vueil vivre et mourir.

A vostre Filz dictes que je suis sienne;
De luy soyent mes pechiez aboluz:
Pardonne moy comme a l'Egipcienne,

Ou comme il feist au clerc Théophilus,
 Lequel par vous fut quitte et absoluz,
 Combien qu'il eust au deable fait promesse.
 Preservez moy, que ne face jamais ce,
 Vierge portant, sans rompure encourir
 Le sacrement qu'on celebre à la messe.
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Femme je suis povrette et ancienne,
 Qui riens ne sçay; oncques lettre ne leuz;
 Au moustier voy dont suis paroissienne
 Paradis paint, où sont harpes et luz,
 Et ung enfer où dampnez sont boulluz:
 L'ung me fait paour, l'autre joye et liesse,
 La joye avoir me fay, haulte Deesse,
 A qui pecheurs doivent tous recourir,
 Comblez de foy, sans fainte ne paresse.
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ENVOI

Vous portastes, digne Vierge, princesse,
 Iesus regnant, qui n'a ne fin ne cesse.
 Le Tout Puissant, prenant nostre foiblesse,
 Laissa les cieulx et nous vint secourir,
 Offrit à mort sa tres chiere jeunesse.
 Nostre Seigneur tel est, tel le confesse,
 En ceste foy je vueil vivre et mourir.

Ballade de la Grosse Margot

Se j'ayme et sers la belle de bon het,
 M'en devez vous tenir ne vil ne sot ?
 Elle a en soy des biens affin soubzhet ;
 Pour son amour seins boucler et passot.
 Quant viennent gens, je cours et happe ung pot,

Au vin m'en voys, sans demener grant bruyt ;
Je leur tens eaue, froumaige, pain et fruyt.
S'ilz paient bien, je leur diz : «Bene stat,
Retournez cy, quant vous serez en ruyt,
En ce bordeau ou tenons nostre estat. »

Mais adoncques, il y a grant deshet,
Quant sans argent s'en vient coucher Mergot ;
Voir ne la puis, mon cueur a mort la het.
Sa robe prens, demy seint et seurtot,
Sy luy jure qu'il tendra pour l'escot.
Par les costez se prent, c'est Antecrist,
Crye et jure, par la mort Jhesucrist
Que non fera. Lors empoingne ung esclat,
Dessus son nez lui en faiz ung escript,
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Puis paix se fait, et me fait ung groz pet,
Plus enffle qu'un velimeux escarbot.
Riant, m'assiet son poing sur mon sommet,
Gogo me dit, et me fiert le jambot ;
Tous deux yvres dormons comme ung sabot.
Et au resveil, quant le ventre lui bruyt,
Monte sur moy, que ne gaste son fruyt,
Soubz elle geins, plus qu'un aiz me fait plat ;
De paillarder tout elle me destruyt,
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Vente, gresle, gesle, j'ay mon pain cuyt.
Je suis paillart, la paillarde me suyt.
Lequel vault mieulx ? Chascun bien s'entressuyt,
L'un vault l'autre, c'est a mau rat mau chat.
Ordure aimons, ordure nous affuyt ;
Nous deffuyons honneur, il nous deffuyt,
En ce bordeau ou tenons nostre estat.

Codicille

EPITAPHE

CLXXVIII
 CY GIST ET DORT EN CE SOLLIER,
 QU'AMOURS OCCIST DE SON RAILLON,
 UNG POVRE PETIT ESCOLLIER,
 QUI FUST NOMÉ FRANÇOYS VILLON.
 ONCQUES DE TERRE N'EUT SILLON.
 IL DONNA TOUT, CHASCUN LE SCET:
 TABLES, TRESTEAULX, PAIN, CORBEILLON.
 GALLANS, DICTES EN CE VERSET:

VERSET ou rondeau

Repos eternel, donne à cil,
 Sire, et clarté perpetuelle,
 Qui vaillant plat ni escuelle
 N'eut oncques, n'ung brain de percil.
 Il fut rez, chief, barbe et sourcil,
 Comme ung navet qu'on ret ou pelle.
 Repos eternel donne à cil.

Rigueur le transmit en exil,
 Et luy frappa au cul la pelle,
 Non obstant qu'il dit: « J'en appelle! »
 Qui n'est pas terme trop subtil.
 Repos eternel donne à cil.

L'építaphe en forme de ballade (connu sous le non : La Ballade des pendus) que feit François Villon pour luy et ses compagnons, s'attendant estre pendu avec eulx

Frères humains, qui après nous vivez,
 N'ayez les cueurs contre nous endurciz,
 Car, si pitié de nous pouvres avez,
 Dieu en aura plustost de vous merciz.
 Vous nous voyez cy attachez cinq, six:

Quant de la chair, que trop avons nourrie,
Elle est pieça devorée et pourrie,
Et nous, les os, devenons cendre et pouldre.
De nostre mal personne ne s'en rie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Se vous clamons, frères, pas n'en devez
Avoir desdaing, quoique fusmes occis
Par justice. Toutesfois, vous sçavez
Que tous les hommes n'ont pas bon sens assis;
Intercedez doncques, de cueur rassis,
Envers le Filz de la Vierge Marie,
Que sa grace ne soit pour nous tarie,
Nous preservant de l'infernale fouldre.
Nous sommes mors, ame ne nous harie;
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

La pluye nous a debuez et lavez,
Et le soleil dessechez et noirciz;
Pies, corbeaulx nous ont les yeux cavez,
Et arrachez la barbe et les sourcilz.
Jamais, nul temps, nous ne sommes rassis;
Puis cà, puis là, comme le vent varie,
A son plaisir sans cesser nous charie,
Plus becquetez d'oyseaulx que dez à couldre.
Ne soyez donc de nostre confrairie,
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

ENVOI.

Prince JESUS, qui sur tous seigneurie,
Garde qu'Enfer n'ayt de nous la maistrie:
A luy n'ayons que faire ne que souldre.
Hommes, icy n'usez de mocquerie
Mais priez Dieu que tous nous vueille absouldre!

Je meurs de soif auprès de la fontaine

Cette ballade fut présentée au concours de Blois organisé par Charles d'Orléans dans son château en 1458. C'est la plus « courtoise » des ballades de Villon.

Je meurs de soif auprès de la fontaine
 Chaud comme feu, et tremble dent à dent,
 En mon país suis en terre loingtaine;
 Lez un brazier friçonne tout ardent;
 Nu comme ung ver, vestu en president;
 Je ris en pleurs, et attens sans espoir;
 Confort reprens en triste desespoir;
 Je m'esjouys et n'ay plaisir aucun;
 Puissant je suis sans force et sans povoir,
 Bien recueilly, debouté de chascun.

Rien ne m'est seur que la chose incertaine,
 Obscur, fors ce qui est tout evident;
 Doubte ne fais, fors en chose certaine;
 Science tiens à soudain accident;
 Je gaigne tout, et demeure perdent;
 Au point du jour, diz: « Dieu vous doint bon soir! »
 Gisant envers, j'ay grant paour de cheoir;
 J'ay bien de quoy, et si n'en ay pas un;
 Eschoicte attens, et d'homme ne suis hoir,
 Bien recueilly, debouté de chascun.

De riens n'ay soing, si metz toute ma paine
 D'acquérir biens, et n'y suis pretendant;
 Qui mieulx me dit, c'est cil qui plus m'attaine,
 Et qui plus vray, lors plus me va bourdant;
 Mon ami est qui me fait entendant
 D'ung cygne blanc que c'est ung corbeau noir;
 Et qui me nuyst croy qu'il m'aide à povoir.
 Verité, bourde, aujourd'uy m'est tout un.
 Je retiens tout; riens ne sçay concepvoir,
 Bien recueilly, debouté de chascun.

L'ENVOI.

Prince clement, or vous plaise savoir
Que j'entens moult, et n'ay sens ne sçavoir;
Parcial suis, à toutes lois commun.
Que fais-je plus? Quoy? Les gaiges ravoir,
Bien recueilly, debouté de chascun.